



T R É S O R S V I V A N T S

Par Sophie Humann



Points de vue, images du monde

Réalisés dans la plus pure tradition ou imprimés numériquement, les papiers peints panoramiques reflètent toujours les rêves de la bourgeoisie du XIX^e siècle.

A l'abri derrière les murs épais du château de la Calade, dont la silhouette toujours défensive veille sur la campagne aixoise, se cache un rare exemplaire d'un des premiers paysages historiés peints sur papier, mis à la mode sous le Consulat, immortalisés par Balzac dans les intérieurs de *La Comédie humaine* et dédaignés au milieu du Second Empire. Composé par tableaux dont les confins se rejoignent, celui-ci déroule, dans un mouvement infini de labyrinthe, un jardin imaginaire animé d'élégantes en robes de mousseline à taille haute, qui conversent avec de jeunes hommes en habit dégingé et chapeau haut de forme.

Un instant, l'illusion est parfaite, les murs se sont évanouis, nous voilà transportés quelque deux cent vingt ans en arrière, sous les délicates frondaisons, près de ce temple à l'antique qui ressemble à s'y méprendre à celui construit par Richard Mique dans le jardin de Trianon à Versailles. D'après Guillaume Médail, le propriétaire des lieux et descendant de la famille Duranti qui fit construire le château au XVII^e siècle, ce décor fut commandé

vers 1800 par ses aïeux pour leur appartement marseillais, avant de trouver place finalement dans leur propriété de campagne. Encadré par panneaux dans les années 1950, légèrement abîmé par quelques coulures, le décor a miraculeusement survécu jusqu'ici.

Guillaume Médail a accepté de le laisser saisir dans ses moindres détails par la photographe qui collabore avec Vanessa Hahusseau, la fondatrice du Grand Siècle, une jeune maison qui fait revivre ces précieux paysages de papier. « *J'avais vu des reproductions de ce panoramique qui s'est appelé tour à tour Jardin anglais puis Jardin de Bagatelle, raconte l'éditrice, et j'avais très envie de le reproduire. Je savais qu'il en restait une poignée d'exemplaires – dont un au musée de Boston –, mais je ne parvenais pas à les trouver jusqu'à ce que j'apprenne, par hasard, que le château de la Calade en abritait un.* »

Après avoir découvert lors d'une exposition au musée d'Orsay en 2016 le *Jardin d'Armide*, un paysage luxuriant débordant de fleurs et de plantes, créé par la manufacture Desfossé en 1854 sur un dessin d'Edouard Muller, Vanessa Hahusseau a en effet décidé de se lancer dans la restitution numérique de ces décors de papier. Elle a noué des partenariats avec le musée des Arts décoratifs, la Bibliothèque nationale et le Centre des monuments nationaux, et a fait découvrir au public des papiers peints aussi célèbres au XIX^e siècle que *L'Eden* ou *Le Brésil*, créés eux aussi en 1861 et 1862 par Desfossé, ou d'autres, plus anciens, comme *Les Voyages du capitaine Cook* (1804), les *Monuments de Paris* (1812), les *Vues d'Italie* (1823) ou le *Paysage de Télémaque dans l'île de Calypso* (1818), collé par Balzac sur les murs de la maison Vauquer dans *Le Père Goriot*, tous sortis,





comme le *Jardin anglais* du château de la Calade, de la célèbre manufacture fondée par Joseph Dufour à Mâcon en 1797. Homogénéisation des couleurs, reprise des coulures et des visages les plus abîmés, Vanessa Hahusseau a passé une vingtaine d'heures à restaurer numériquement le *Jardin anglais*. « Je ne crée rien, précise-t-elle, je vais toujours chercher la matière dans le décor lui-même. Si le sourire d'un amoureux transi manque, je lui donne celui du jardinier ! Ensuite, après plusieurs essais, notre imprimeur normand lance l'impression quasiment à l'unité. »

Conservateur en chef honoraire du département des papiers peints au musée des Arts décoratifs, Véronique de La Hougue, qui a aidé Vanessa Hahusseau dans ses recherches et a largement contribué à mettre en valeur le riche fonds du musée parisien, a pu identifier la provenance du panoramique conservé au château de la Calade. « Lorsque nous avons rédigé le catalogue de notre exposition consacrée aux panoramiques au musée des Arts décoratifs en 1990, racontait-elle, nous connaissions son existence mais nous ignorions tout de lui. Et puis, quelques mois plus tard, lors d'une recherche au musée des Papiers peints à Rixheim, en Alsace, je suis tombée sur une note de 1806, écrite par Jean Zuber : "J'ai vu le dernier décor de Mongin, il est vraiment bien, il s'appelle *Jardin anglais*". Le seul, à part Zuber lui-même, qui employait le dessinateur Pierre-Antoine Mongin, c'était Joseph Dufour. Nous avions donc d'un seul coup la date et la provenance du *Jardin anglais*. Ce joli pot-pourri est un mélange de plusieurs jardins français et de jardins anglais ! En plus du temple de l'Amour, du pont chinois du parc de Bagatelle au temps

du comte d'Artois, on retrouve une charmille qui ornait les jardins du Palais-Royal au début du XIX^e siècle, un aigle impérial et la représentation d'un temple égyptien, signature sans doute cryptée de Joseph Dufour, initié à la franc-maçonnerie et membre probablement de la loge d'Égypte. »

Imprimés sur papier rabouté (les feuilles, de 40 à 60 cm de hauteur, étaient collées bout à bout avant d'être décorées), les premiers paysages historiés de Joseph Dufour, conçus en grisaille, remontent aux dernières années du XVIII^e siècle. Les couleurs apparurent peu à peu. Chaque manufacture avait sa gamme, ce qui permet souvent d'identifier les panoramiques, jamais signés. Le secret entourait en effet la création de ces paysages peints sur papier à la planche, que le public découvrit pour la première fois à l'exposition des produits de l'industrie française, au Champ de Mars, en 1806, et qui connurent un succès immédiat. Les dessinateurs piochaient dans les tableaux des maîtres du paysage ou dans les gravures pour composer ces récits historiés, où des personnages à l'air pacifique évoluaient sagement sous un ciel toujours bleu, dans des décors champêtres, souvent devant des fleuves ou des plans d'eau, faisant le lien avec l'architecture ou les scènes en arrière-plan. Ils livraient leur travail et la manufacture se chargeait de décomposer les dessins en plusieurs centaines de planches de bois gravées.

La bourgeoisie, qui se passionnait pour les jardins, les voyages d'exploration, les récits de bataille ou la mythologie mais n'avait pas les moyens de s'offrir des tentures de brocart, des tapisseries en verdure, des décors peints en trompe-



PHOTOS : © FRANCK RENOIR/DIVERGENCE © FLORENCE JOUBERT.

l'œil à même les murs, se rua sur ces nouveaux papiers peints dont elle orna ses salons et surtout cette nouvelle pièce de son intérieur qu'on appelle salle à manger, faisant ainsi entrer le monde extérieur chez elle. « Il y a toujours une dimension pédagogique dans les paysages historiés », rappelle Véronique de La Hougue. Les familles, enfants compris, vont vivre au cœur de ces paysages. Toute violence ou trace de souffrance est donc soigneusement gommée des scènes de batailles napoléoniennes ou révolutionnaires, des mœurs des peuples de l'Hindoustan, des Etats-Unis, du Brésil... Les marins soulèvent des tonneaux avec le sourire, les colons conversent avec les indigènes, les orages, les éruptions volcaniques sont absents et le naufrage du capitaine Cook relégué dans le lointain.

A partir de 1840, les personnages disparaissent des paysages au profit de plantes exubérantes et d'une nature foisonnante et parfois sensuelle. Partout en Europe, la mode est aux immenses serres, dans lesquelles on acclimate des végétaux exotiques. En 1842, la manufacture Zuber triomphe avec *Isola Bella*, luxuriante mise en scène d'un chatoyant décor insulaire. Deux artistes spécialisés dans les dessins de végétaux, Eugène Ehrmann et Georges Zipélius, réalisent les dessins des 18 lés du panoramique, pour lequel 742 planches

de bois sont gravées. Seule manufacture encore en activité, la maison Zuber, installée depuis 1797 dans l'ancienne commanderie de l'ordre Teutonique à Rixheim, près de Mulhouse, a conservé toutes ses archives – dont 130 000 motifs décoratifs –, déposées au musée du Papier peint qui occupe une partie du bâtiment depuis 1983, et surtout ses planches, classées monuments historiques, avec lesquelles une dizaine d'artisans impriment toujours les panoramiques au catalogue de la maison. Racheté en 1985 par Gisèle et Georges Chalaye, qui voulaient faire vivre ce patrimoine exceptionnel, menacé de dispersion, Zuber vient tout juste d'être repris par la maison Pierre Frey.

Depuis quelques mois, Khalid Hebbal, le responsable de l'atelier, et son équipe se sont justement attelés à la fabrication d'une cinquantaine de nouveaux exemplaires des 18 lés d'*Isola Bella*, ce qui nécessite un an de travail. Tout a commencé par une descente dans la cave, où les planches de bois numérotées sont soigneusement conservées dans une atmosphère hygrométrique inchangée depuis le XVIII^e siècle. Il a fallu remonter à l'atelier les 742 planches qui forment le décor d'*Isola Bella* (le panoramique de la guerre d'Indépendance américaine en compte 2 300 !) et les trier pendant une semaine. A l'étage, quatre artisans peignent le ciel



– un dégradé de sept tons, du bleu intense au jaune pâle – dans un ballet rythmé par de longues brosses rectangulaires et d'autres rondes et trapues. Puis les lés sont descendus au rez-de-chaussée pour l'impression. « Le papier, issu de forêts gérées de manière durable, est fabriqué pour nous, précise Guillaume Trégouet, l'administrateur de la manufacture, et nous faisons nos peintures nous-mêmes avec des pigments naturels, une matière proche de la craie, de l'eau et de la colle. »

Depuis trente ans qu'il travaille chez Zuber, Khalid Hebbal a acquis une étonnante concentration et perfection

du geste. Il sait, au millimètre près, où positionner l'une après l'autre chaque planche d'une cinquantaine de centimètres de large en moyenne, sur laquelle est gravé, dans du bois de poirier, un fragment du décor. Dans un bac rempli d'eau, il a tendu une toile, l'a recouverte d'un feutre sur lequel il est venu déposer la couleur. Il passe sa main sous la courroie d'une planche, la soulève, la trempe brièvement dans le bac et, s'aidant dans son effort par une forme de bois, il l'appuie sur le papier à l'aide d'une presse à bras. Puis il la soulève, prend du recul et comble au pinceau les minuscules vides, là où le bois n'a pas voulu prendre la peinture. « Décomposer le paysage en centaines de petits fragments et les graver dans le bois était un travail extraordinaire, que personne ne serait plus capable de réaliser aujourd'hui », rappelle Guillaume Trégouet.

Une fois terminés, les panoramiques ainsi fabriqués possèdent une profondeur et un velouté de couleurs évidemment inégalés. Leur prix, bien sûr, correspond aux longues heures et au savoir-faire qu'a nécessités leur fabrication. Si certains seront déjà très heureux de se contenter des restitutions numériques proposées par Le Grand Siècle, il se trouve cependant encore en Europe des amateurs de ce patrimoine unique, ainsi qu'aux Etats-Unis, où le salon des Diplomates de la Maison-Blanche est toujours orné d'un exemplaire des *Vues d'Amérique du Nord*, créé par Zuber en 1834, et offert à Jackie Kennedy en 1961. ↗

• A voir : musée du Papier peint, La Commanderie-Aile droite, 28 rue Zuber, 68170 Rixheim. Rens. : museepapierpeint.org Et aussi : zuber.fr ; legrandsiecle.com

TRÉSORS DE PAPIERS

La manufacture Zuber, à Rixheim, est la seule encore en activité. Les artisans fabriquent leur peinture eux-mêmes avec des pigments naturels (page de gauche). Pour imprimer le panoramique *La Guerre d'Indépendance américaine*, le chef d'atelier Khalid Hebbal utilise tour à tour les 2 300 planches de bois sculptées en 1852 par les ouvriers de la manufacture (au milieu) et finit au pinceau (ci-dessus).